

LEO ERRERA
1858-1905

Botaniste de renommée internationale, Léo Errera a permis à la Belgique de développer cette science grâce à la création d'un Institut botanique. Mais au-delà de l'observation et de la recherche scientifique mêmes, le génie d'Errera a été de mettre en perspective, grâce à une approche historique, les aspects philosophiques de son domaine de prédilection : la vie et le comportement des végétaux.

Cette faculté de comprendre et globaliser l'étude de toute chose, Léo Errera la doit à sa mère, Marie Oppenheim-Errera. Originaire d'Allemagne, la famille de Marie s'est fixée, comme beaucoup d'autres au début du XIX^{ème} siècle, de ce côté-ci de la frontière. Née en 1836 à Bruxelles, d'un père qui participa activement à la Révolution belge, Marie Oppenheim fut pour ses deux fils une merveilleuse éducatrice. Amie de Mademoiselle Gatti de Gamond, qui imposa à la « Belgique de papa » une éducation pour jeunes filles digne de ce nom, Marie avait épousé en 1857 Giacomo Errera, fils d'une famille juive installée à Venise. Dès l'année suivant leur mariage à Bruxelles, Léo voit le jour ; Paul, son cadet de deux ans, deviendra, lui, un éminent juriste.

Pour ses enfants, Marie veut la meilleure éducation qui soit : celle-ci commencera à la maison où elle organise une petite classe pour ses deux fils et leurs amis. Choix judicieux des professeurs et alternance, dès l'adolescence, avec quelques années en athénée, Marie ne laisse rien au hasard. Pourquoi Léo s'intéresse-t-il très tôt à la botanique ? On peut imaginer que le goût de sa mère pour les sciences naturelles, qui se traduit notamment par la constitution patiente d'un herbier, ont influencé le jeune garçon. Il choisit pourtant, de s'inscrire, à seize ans, en philosophie à l'ULB. Déçu par cette discipline qu'il juge peu rationnelle, Léo Errera bifurque vers la botanique dont il obtient le diplôme de docteur trois ans plus tard, en 1879. Il fréquente alors les plus grands laboratoires d'Europe pour venir présenter ensuite à Bruxelles sa thèse sur la découverte d'une sorte de réserve glucidique chez les jeunes champignons : le Glycogène, substance inconnue

jusqu'alors des botanistes, même si elle avait été mise en évidence chez les animaux par le physiologiste français Claude Bernard. La révélation est de taille, mais parallèlement, Léo annexe deux thèses de mathématiques, une de physique et une d'histoire ! Dès ce moment, sa place est faite au sein du corps professoral de l'ULB. Nous sommes en 1884 : Léo Errera vient d'avoir 26 ans.

Loin de se fondre dans le moule, Errera est un précurseur : dès la parution des livres de Darwin, au milieu des années 1870, il en avait déjà saisi toute l'importance. Notant, au fil des ans, dans son fameux agenda, toutes les observations sur les sujets qui le passionnent, il poursuit notamment l'étude du savant anglais sur la fécondation des fleurs par les insectes, une idée tenue pour saugrenue par les plupart des naturalistes de l'époque. « Time is honey », plaisante-t-il, pour expliquer le comportement des abeilles. Ce qui a le don de marquer ses étudiants, heureux d'avoir un professeur dont les observations géniales sont exprimées avec une telle limpidité et...un zeste d'humour. Les qualités pédagogiques d'Errera ne s'arrêtent pas là, tant s'en faut. Il fait aménager un petit labo ouvert aux étudiants, dans deux chambrettes du Jardin botanique de l'Etat. A l'époque, c'est une révolution¹, car pour les étudiants du doctorat en sciences, l'aubaine est inespérée : ils peuvent enfin se servir d'un microscope, colorer des cellules et voir des réactions microchimiques s'accomplir sous leurs yeux. Exigeant, patient, « le patron », comme son petit monde l'appelle, commente et analyse avec eux tout ce que se fait ou s'écrit en botanique : puits de sciences, encyclopédie vivante, ses expressions reviennent sans cesse sous la plume de ses élèves, dont le moindre n'est pas son biographe Jean Massart (qui a donné son nom aux jardins l'ULB).

Il faudrait des dizaines de pages pour résumer les apports de ce savant, notamment dans les prémices de la physiologie moléculaire, et bien plus encore pour relater ses activités parallèles. Comme industriel au sein de la société des chemins de fer ou de celle du gaz, comme homme de plume, au vu de ses innombrables articles et des

¹ Six ans plus tard, en 1891, il dote le pays d'un Institut Botanique, en communication géographique directe avec le Jardin Botanique de Bruxelles.

correspondances qu'il entretenait avec des érudits de tout bord, et, last but not least, comme humaniste. A ses conférences aux sujets volontiers philosophiques (« Les caractères acquis sont-ils héréditaires ? » par exemple), il faut ajouter ses publications, courageuses et retentissantes, pour lutter contre l'antisémitisme.²

Comment pouvait-il faire tout cela en même temps ? Cela reste un mystère pour ceux de notre génération qui passent leur temps à courir...après le temps. Peut-être faut-il tout de même voir le signe d'une existence trop bien remplie dans sa fin prématurée. En 1905, alors qu'il se promène avec sa femme et ses trois enfants dans son jardin d'été au Vivier d'Oye, Léo Errera s'écroule d'une embolie cérébrale. Les cénacles scientifiques du monde entier sont sous le choc, et tous ceux qui ne le connaissent que par ses découvertes et ses écrits sont stupéfaits d'apprendre qu'il n'avait que 47 ans.

Avec lui, la Belgique perd prématurément un botaniste de génie, mais elle découvre qu'elle est en même temps orpheline d'un mécène discret et généreux : après avoir assuré l'avenir matériel de l'Institut Botanique de l'ULB et instauré un prix triennal de botanique, Léo Errera a légué par testament à l'Académie Royale de Belgique une somme de 25.000 francs (de l'époque) pour la création d'un prix de Biologie générale qui porte encore son nom, et dont le montant actuel de 60.000 FB sera attribué pour la trentième fois le 31 décembre de l'an 2000.

Sylvie Lausberg

² Voir notamment, « L'Histoire des Juifs et le rôle civilisateur qu'ont rempli les savants juifs au Moyen Age » ; « L'Acte de tolérance » ; « Six sermons sur les Juifs » et, le remarquable « Les Juifs russes. Extermination ou émancipation », paru en 1903 et immédiatement traduit en plusieurs langues.